

**L'été où j'en ai fécondé une**  
Extrait d'un roman en préparation, *Freud, Narcisse, ma mère et moi*

Michel Germain

Number 89, Spring 2001

Les gars

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14663ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Germain, M. (2001). L'été où j'en ai fécondé une : extrait d'un roman en préparation, *Freud, Narcisse, ma mère et moi*. *Moebius*, (89), 111–116.

## MICHEL GERMAIN

### *L'été où j'en ai fécondé une*

*(extrait d'un roman en préparation,*

*Freud, Narcisse, ma mère et moi)*

Au Passeport, c'est vide. Trop tôt, trop chaud. Nous poursuivons notre route. Pris par son sujet, Robert a retrouvé sa bonne humeur. Il gesticule en conversant, agitant ses mains potelées comme des marionnettes. Personne nulle part. Je ne veux pas m'arrêter dans un désert, même si une fine pluie nous taquine. Pas question de m'écraser devant la bière du célibataire résigné. Robert suggère un petit bistro en face du carré Saint-Louis. Je connais l'endroit, la sœur d'un copain y a travaillé trois ou quatre mois dès l'ouverture. Atmosphère sympathique, mais tout petit: six tables serrées sur deux rangées et un bar bordé de cinq ou six tabourets.

Sur place, quatre clients; la foule, quoi. Nous amarçons au fond, près du bar. J'ai un couple d'étudiants devant moi, leurs sacs gorgés de livres par terre. Le gars regarde partout, sauf la fille qui surveille son regard. Deux autres clientes. Celle à côté de nous est moche devant son verre. Mais plus loin, il y a une jolie blonde, entre mince et maigre, qui nous tourne presque le dos. C'est elle que reluque l'étudiant. Elle s'aperçoit que je la regarde, sans plus. Une peau brune à croquer. Le temps que nos regards se croisent, j'ai observé son visage triangulaire et ses drôles de yeux bleus, grands et candides. Elle porte un *jumpsuit* noir qui moule. Elle a pris la meilleure table, devant la fenêtre. Étalée sur son siège, une jambe sur l'autre chaise, elle feuillette une bande dessinée.

Robert commande une bière, moi un calvados. Le temps de payer, deux émigrés entrent, des Arabes ou quelque chose du genre, à cause du teint foncé et des

boucles noires, de leurs regards surtout qui déshabillent les filles. Ils s'assoient en face du couple, entre les filles seules. Robert me parle, mais je n'entends plus, j'observe leur manège. À peine installé, le plus frisé se penche vers la blonde et murmure quelque chose. Mauvais jugement. Elle lit, fume, regarde par la fenêtre en sirotant un fond de jus d'orange, l'air de se foutre de l'humanité. Pas question de transgresser son intimité. Elle ne répond pas, alors il met la main sur son épaule. Lentement, la blonde se retourne et lui jette un regard, même pas méchant, juste congelé. Peu après, lui et son copain partent, laissant leur café refroidir.

Tout en observant la scène, je soutiens du mieux que je peux la conversation, acquiesçant ici et là. Robert ne remarque rien. Il ne voit pas à cinq mètres et ne se soucie pas de porter lunettes ou lentilles. Ce qui résume son monde à ceux qui l'entourent. Pour le moment, c'est converser qui l'intéresse. Quelques clients se pointent et une saine odeur de fête jaillit du flot des conversations. Robert prend une autre bière, moi, un autre calvados. La serveuse fait le tour des tables et aperçoit le verre vide de la jolie blonde. Quand elle s'approche pour l'en débarrasser, la fille ne réagit pas. C'est foutu, elle va s'en aller. Mais la serveuse change d'idée et ne touche pas au verre. Je la bénis en silence et lui fais signe de s'approcher. Qu'est-ce qu'elle boit? Elle tourne la tête dans la direction de la blonde. Oui, elle. Du jus d'orange. Bon, apportez-en un autre. Elle sourit, puis elle revient avec le verre. Qu'est-ce que je dis? demande-t-elle un peu gênée. Rien.

J'ai envie de demander de chanter bonne fête, mais j'aurais pouffé de rire. De toute manière, la blonde va réagir. Alors le contact va se faire ou non. Sauf que, sitôt la serveuse partie, Robert me fait une scène, le salaud. Au fond, j'avoue que je m'y attendais.

Tu paies des verres asteure! T'aurais pu me payer une bière. Je suis dans les câbles et il n'a pas l'intention de laisser passer l'occasion. J'aurais fait de même à sa place. Au pire il va récupérer une bière. Pendant qu'un Robert narquois me distrait, j'oublie l'autre table. À peine ai-je tourné la tête que j'aperçois le sourire complice de la serveuse. Quant à la blonde, elle est retournée à sa

lecture, le verre à la main. Et Robert qui repart sur la littérature.

— Tu dois rendre compte de ce que tu écris. Il y en a qu'on a traités de fascistes, de racistes ou de machos.

— Un texte, ça se justifie tout seul. De toute manière, on découvre ce qu'on veut dans les textes. Moi, j'écris. Je n'ai pas besoin de l'opinion des autres.

— Tu t'en fous parce que tu prends tes distances par rapport à ce que tu écris, alors tu ne te fais pas mal.

Robert parle de Flaubert, du dieu caché; sans rigueur et sans consistance. Je ne l'écoute plus, j'ai buté sur le «mal». Pour Robert, on ne peut pas vraiment vivre sans souffrir. Que ce soit en amour ou au travail, Robert se torture à propos de demain. J'avoue que je fais peu d'efforts pour le comprendre. Nous nous connaissons depuis si longtemps.

La blonde tourne la tête et me fixe, puis retourne à sa BD. Elle m'a surpris et j'ai oublié de sourire. Il faut que je bouge sinon elle va filer. Mais pas question de l'inviter à notre table: Robert est capable de tuer l'atmosphère à coups de remarques désobligeantes. Même s'il se comporte en grand garçon, ce que je ne mérite pas, j'hériterai au mieux d'un numéro de téléphone. Par contre, si je m'excuse et visite la demoiselle, il est capable de se ramener et de me faire la leçon. Nous poursuivons la conversation, le rappel de bons romans adoucit l'atmosphère. À la fin je me décide:

— Je suis fatigué, je rentre.

— Et tu laisses filer ton gibier, remarque-t-il avec un sourire.

— Mouais.

— Ce n'est pas plutôt que tu es fatigué de m'entendre?

— Non, d'être ici.

On se dit bonsoir et à la prochaine. En principe, on s'en retourne chacun de son côté. Je me lève et me dirige vers les toilettes. Robert va partir le premier et me laisser le chemin libre. Je ressors des toilettes au moment où la blonde s'y engage. Les toilettes sont logées au fond d'un étroit corridor, au-delà du bar. Je me tasse contre le mur pour la laisser passer. Elle me regarde, moi aussi; elle

sourit, moi aussi. Robert m'attend. Au diable, je sors. Dehors, c'est l'averse, alors je m'assois sur la marche. L'auvent me protège d'une pluie oblique. Robert s'arrête aussi.

— As-tu peur de fondre? C'est juste de l'eau.

— Tu fais comme tu veux, moi j'attends.

Il hausse les épaules et court vers le métro. Le cul sur le ciment, je contemple les gouttes qui éclatent sur l'asphalte. Sans imper ni parapluie, j'ai l'excuse parfaite, je peux rebrousser chemin. Mais, à la réflexion, je n'ai pas envie d'entrer. Le bruit de la pluie s'apaise d'un coup; le gros de l'orage est passé. Mon excuse aussi.

La porte du bar s'ouvre et la demoiselle blonde passe tout près, s'arrête et ouvre son parapluie. Elle porte des sandales, même ses pieds ont la couleur du miel. Elle est plus grande que j'imaginai. Très mince, mais musclée. Son *jumpsuit* affiche sur le devant un long zipper qui, partant du buste, s'arrête juste au-dessus du sexe. Le tissu moule parfaitement son ventre plat.

Son parapluie à la main, elle me jette un regard, à la manière d'une bouée. Assez de place pour deux? Elle sourit: oui, bien sûr. Une voix veloutée et nerveuse, du cristal dans de la ouate. Je m'approche et me glisse sous le parapluie. On fait à peine trois pas qu'elle se rend compte que mon mètre quatre-vingt-quatre ne passe pas sous le parapluie, je dois me pencher pour rester à l'abri de notre excuse: une petite pluie clairsemée. Ça la fait rire. Elle me tend le parapluie. Ses mains sont fines et osseuses, les doigts élancés, les ongles vernis d'un blanc perle. J'imagine ça autour de mon sexe. De la droite, je prends le parapluie, de la gauche, sa taille. Elle ne s'écarte ni ne se rapproche. Sans avoir à presser, je sens les muscles de son dos onduler dans la paume de ma main. Nous allons vers le métro.

— Si on prenait un taxi?

Je redoute la lumière agressive du métro.

— Où vas-tu, toi?

Bon, il va falloir verbaliser mes sous-entendus.

— Pas très loin d'ici. Mais je pensais prendre un café chez toi, histoire de faire connaissance. Tu ne me connais pas, mais je suis un homme très doux. Ça se voit, non?

Elle me regarde droit dans les yeux.

— Ne t'imagines pas rester à coucher. On bavarde un moment puis tu t'en vas, je travaille demain.

— Moi, j'ai un cours très tôt demain.

— Tu étudies? demande-t-elle, surprise.

— Non, j'enseigne la littérature.

— Oh moi, les cours de français que j'ai eus...

— Oui, je sais.

— C'est à peu près toujours ce qu'on te répond. Désolée, ajoute-t-elle en pouffant de rire.

— Quoique le roman passe mieux.

— C'est sûrement mieux que la poésie pour conserver l'intérêt des étudiants.

Elle rit encore en passant la portière. Cinq minutes en taxi avec une inconnue, c'est terriblement long, surtout en présence du chauffeur. Alors je force un peu:

— Tu aimes les bandes dessinées?

— Oui. Mais pas n'importe quoi. Pas d'histoires de guerre ou de cow-boys. Ce que je préfère, ce sont les aventures qui s'étalent sur plusieurs albums.

C'est parti sur la BD. Tant et si bien que la fin du voyage nous surprend en pleine discussion. Juste avant d'arriver, j'ai confié que j'aimerais écrire des textes pour bandes dessinées si je trouvais un bon dessinateur.

— Tu écris beaucoup?

— Oui, de courtes nouvelles. J'aimerais me lancer dans le grand roman, mais je ne produis que des ébauches, alors je me contente de *nouvelles*.

Elle demeure dans un immeuble à trois étages, au deuxième. Un trois pièces modeste mais coquet: cuisine, salon et chambre fermée. Le tout aménagé avec attention, tons pastel et bibelots qu'on oublie une fois posés. Une causeuse et une chaise en toile. Je n'ose m'asseoir de peur qu'elle ne choisisse la chaise.

— Oh, j'ai du rhum. En veux-tu?

— Si tu m'accompagnes.

— Je n'aime pas l'alcool. Mon frère l'a rapporté de Jamaïque l'hiver passé. Ça ne coûte presque rien là-bas.

Ce disant, elle va à la cuisine, toujours gracieuse et nerveuse à la fois. D'une armoire, elle sort une bouteille à peine entamée et deux verres. Elle revient avec le tout,

emplit les verres et sourit. Nous trinquons et nous assoyons, sur la causeuse.

Nous discutons longuement. Elle est secrétaire dans une boîte d'avocats. Intelligente et casée, sa vie semble s'allonger en paragraphes de police d'assurance sur le bonheur. Une certaine ambition matérielle, une vie calme et, idéalement, un homme cultivé qui porte un slip en peau de jaguar. Elle n'a pas dit, mais j'ai comblé les vides. Les intellos la fascinent. Les aventures d'un soir semblent la laisser froide. Il est passé minuit depuis un bon moment. Nous sommes épuisés, mais c'est agréable, un engourdissement sensuel. La bouteille de rhum a pris un sacré coup de vide. Ma demoiselle s'excuse et vogue vers les toilettes, l'allure incertaine. Je me demande ce qui la pousse à accueillir un pur inconnu pour s'enivrer jusqu'à tard dans la nuit. Rien qu'à la manière de tenir son verre, j'ai deviné qu'elle disait vrai à propos de l'alcool. Pas plus le genre à ramener un type chez elle afin de satisfaire ses appétits. Alors? Je m'enfoncé dans le fauteuil, la tête renversée, appuyé sur mes mains croisées. Je ferme les yeux. Je l'entends qui revient et s'assoit. De biais et plus près, au creux qui se forme dans le coussin. D'une voix douce elle dit:

— Fatigué?

— Mouais.

— Moi aussi.

— C'est sans importance, la soirée fut agréable. Il faut que j'y aille.

— Il n'y a plus de métro à cette heure.

— Sans importance.

Je souris, ouvre les yeux et la regarde un long moment.

— Tu veux rester? demande-t-elle enfin.